

## 2. — VARIANTE LIÉGEOISE.

Li djû-di d'Ascension Fait si bon ramoner, lu-ré.  
 Li pus bai maie dè bwès, Djôsèf l'a stu côper, lu-ré. Lon  
 fa dè-ra don-dai-ne Lon fa lu-ré.

- |  |  |
|--|--|
| 1. <i>Li djûdi d'Ascension</i><br>Fait si bon ramoner!<br>Li pus bai maie dè bwès,<br>Djôsèf l'a stu côper.            | 1. Le jeudi de l'Ascension<br>Fait si bon cueillir les ramilles!<br>Le plus beau mai du bois,<br>Joseph l'a été couper.  |
| 2. <i>Li pus bai maie dè bwès,</i><br>Djôsèf l'a stu côper.<br>A l'ouhe dè l'belle Marie<br>C'è lu qu'l'a stu planter. | 2. Le plus beau mai du bois<br>Joseph l'a été couper.<br>A la porte de la belle Marie,<br>C'est lui qui l'a été planter. |
| 3. <i>Quand ci vint l'â-matin</i><br>L'â-matin po s' lever :   | 3. Quand ce vient le matin<br>Le matin, pour se lever :  |
| 4. — <i>O! louque don, m' s'êe Marie,</i><br>Què maie qu'on l'a planté!  | 4. — Oh! regarde donc, ma fille Marie<br>Quel mai l'on t'a planté!   |
| 5. — <i>Q'âreû bin stu Djôsèf!</i><br>Il è gaillârd assez.   | 5. — Q'aurait bien été Joseph,<br>Il est farceur assez.  |
| 6. — <i>Gaillârd ou nin gaillârd,</i><br>I l'a ma foi planté!  | 6. — Gaillârd ou pas gaillârd<br>Il l'a ma foi planté!   |
| 7. <i>Vola Djôsèf qu'intèur</i><br>Tot d'mandant po s' marier.   | 7. Voilà Joseph qui entre<br>Demandant pour se marier.   |
| 8. <i>Oh! rawârdans co n' gotte,</i><br>Raspâgnans po des lét.   | 8. Oh! attendons un peu,<br>Épargnons pour des lita.   |
| 9. <i>Vola Djôsèf évôie</i><br>Tot trisse et to d'solé.  | 9. Voilà Joseph parti<br>Tout triste et tout désolé.   |
| 10. <i>I raconteur si mère :</i><br>— Qu'av' don m' fi qui v' plores?  | 10. Il rencontre sa mère<br>— Qu'avez-vous, donc, mon fils,<br>que vous pleurez?   |

- |  |   |
|--|---|
| 11. — <i>Taihîz-ve allez, vos, mame :</i><br>Marie m'a refusé!         | 11. — Taisez-vous donc, vous, mère :<br>Marie m'a refusé!           |
| 12. — <i>Oh! taihîz-v' don, grand sot,</i><br>Y a des bâcèle assez.    | 12. — Oh! taisez-vous donc, grand fou,<br>Il y a des filles assez.  |
| 13. <i>Oh! si dji n' l'a nin, mère,</i><br>Dji m' pin et m' sitronler. | 13. Oh! si je ne l'ai pas, mère,<br>Je me pends et m'étrangler.     |
| 14. <i>Li djûdi d'Ascension</i><br>Fait si bon ramoner...              | 14. Le jeudi de l'Ascension<br>Fait si bon cueillir les ramilles... |

Chanté en 1888 à Vottem, par M<sup>lle</sup> Bolland, Ida, dite *mamoutche*, âgée de 30 ans, qui tient la chanson de ses camarades d'atelier (Linière St-Léonard, à Liège). Cette chanson est reprise chaque année au printemps par les jeunes filles de ce village, dans leurs rondes du dimanche.

## II.

## VOICI LE MOIS DE MAI.

*Solo* *Chœur*  
 Voi-ci le mois de Mai, Ran tan plan, ti-re lire a-ha!  
*Solo* *FIN.*  
 Voi-ci le mois de Mai, Que donn'rai-je à ma mi-e?  
*Solo, le chœur reprend* *D. C.*  
 Que donn'rai-je à ma mi-e? Ran tan plan, ti-re li-re.

- |   |   |
|---|---|
| 1. Voici le mois de mai,<br>Ran tan plan, tire lire, aha!<br>Voici le mois de Mai,<br>Que donn'rai-je à ma mie? | 6. La vieille qui est en haut<br>Qui pleure et qui soupire.   |
| 2. Je lui plant'rai-z-un mai<br>A sa porte chérie.  | 7. Le père qui monte après :<br>— Qu'avez-vous donc, ma fille?  |
| 3. Sa mère qui descend<br>Tout demandant laquelle.  | 8. — Ma sœur a des amants,<br>Et moi je rest'rai fille.   |
| 4. — Laquelle aimez-vous mieux,<br>La vieille ou bien la p'tite?  | 9. — Oh! taisez-vous, la vieille,<br>Nous vous marierons vite   |
| 5. — Moi, j'aim' bien mieux la p'tite<br>Parc' qu'elle est plus gentille.                                       | 10. A un marchand d'oignons,<br>Ran tan plan, tire lire, aha!<br>A un marchand d'oignons<br>Ou bien de pommes cuites! |

Entendu en 1892, le lundi de la fête paroissiale de S<sup>te</sup>-Foi, Liège, d'une ronde de jeunes filles et jeunes gens. — Voir une variante de cette chanson dans *Recueil de crâmnions*, publié par la Soc. liég. de litt. wall., 1 vol. 8°, 1889, p. 80-2 et note p. 461-3.



## FÊTES POPULAIRES.

### III.

#### LA VIERGE, REINE DE MAI.



Le mois de mai est consacré à la Vierge et, dans toutes les églises du pays wallon, le "mois de Marie" est célébré d'une manière toute spéciale et charmante.

Comme le constate déjà REINSBERG, *op. cit.* I, 283, l'usage de parer de toutes les grâces du printemps l'autel de la Madone semble être parti de nos Ardennes. C'est là d'ailleurs que la coutume persiste chez les fillettes d'aller de maison en maison recueillir les offrandes des fidèles qui veulent bien concourir aux frais de cette ornementation traditionnelle.

Les quêtes de mai portent encore actuellement, au pays gaumet, le nom assez curieux de "dances de la mariée", nom assurément peu en rapport avec leur but actuel. Elles sont à coup sûr très anciennes et déjà le savant bénédictin Dom François, qui était né près de Jéhonville et qui habita longtemps Bouillon, en dit quelques mots dans son *Dictionnaire roman-celtique*, publié dans cette dernière ville en 1776. Il les qualifie assez naïvement d' "anciennes danses romaines", alors que les danses de l'ancienne Rome sont toutes différentes telles qu'il les décrit; remarquons d'ailleurs que nos quêtes ardennaises étaient et sont encore répandues à peu près sous la même forme, avec le nom de *trimasole*, *trimasa*, etc. dans le Grand-Duché, en Lorraine, dans les Vosges, et qu'on les retrouve dans une grande partie de l'Europe, sans qu'elles témoignent le plus souvent d'une adaptation même partielle aux idées catholiques.

Inutile de dire que nous ne voyons pas dans le mot *mariée*, le sens

de « enfant de Marie », comme un certain commentateur un peu pressé voudrait l'y retrouver<sup>1</sup>.

Il est probable que l'usage très ancien et fort répandu a tout simplement subi en Ardennes une adaptation peut-être spontanée. Il faut signaler d'ailleurs, à côté du but traditionnellement religieux, la singularité de certains couplets de remerciements assez peu orthodoxes quoique charmants. On les trouvera ci-après.

#### AU PAYS GAUMET.

" A Ethe et dans les environs, nous dit M. Louis Hustin, tous les dimanches du mois, on voit après les vêpres, des jeunes filles de dix à quinze ans, accompagnant une fillette vêtue de blanc — la *mariée* « la mariée » — aller de porte en porte quêter en chantant ce couplet :

Voici ce joli mois de mai  
Qui se présente à votre porte;  
Si peu de chos' que vous donniez,  
Nous le recevrons de bon cœur.  
C' n'est pas pour nous que nous chantons,  
C'est pour la Vierge et son Enfant,  
C'est pour gagner le paradis.

" Puis on ajoute, si l'on s'adresse à une dame :

Priera son Dieu  
Qu'v vous l'rende dans les cieux,  
Priera son Fi(ls)  
Qu'v vous l'rende en paradis.

" Si c'est un jeune homme qui a donné, l'on chante :

Priera son Fi(ls)  
Qu'v vous donne un' bonn' ami(e),  
Qu'elle soit douce, bienfaisant(e),  
Qu'ell' vous aime parfaitement.

" Le plus souvent, on donne aux petites collectrices un ou deux œufs, quelquefois des fruits ou de l'argent. Les œufs et les fruits sont vendus, et le produit total des quêtes est affecté soit à orner l'autel de la Vierge, soit à renouveler une partie de son trousseau."

(<sup>1</sup>) Voyez TABEL, *Les Communes luxembourgeoises*, Arlon, in-8°, 1890, une note signée T. N. dans le tome III, p. 1295.

Plusieurs auteurs ont parlé des Danses de la Mariée avec des détails plus ou moins circonstanciés. D'après l'un d'eux<sup>1</sup>, qui écrivait en 1877 [et qui oublie d'indiquer les lieux], on dansait (pour la Vierge) devant toutes les maisons, mais particulièrement là où il y avait une demoiselle. Les jeunes filles formaient la haie et, au milieu d'elles, la petite mariée, son bouquet à la main, chantait quelques couplets tout en faisant saluts et genuflexions. Les grandes reprenaient le refrain de remerciement. " Il y a quelques années, ajoute-t-il, " si le cortège de la mariée rencontrait un jeune homme, celui-ci était " vite entouré, et les jeunes filles lui chantaient le couplet suivant :

Jeunes garçons à marier  
Faites-nous la charité  
Nous prions la sainte Vierge  
Qu'elle vous envoie de belles maîtresses.  
Elles sont belles comme des images,  
Elles ne savent pas faire le ménage,  
Mais elles font bien le pain et la lessive.  
Jésus-Christ, joli mai, mois de mai,  
C'est le joli mois de mai.

En guise de remerciement l'on chantait :

En vous remerciant Madame (M<sup>r</sup> ou M<sup>lle</sup>)  
De nous donner ce beau présent  
C' n'est pas pour nous ce beau présent  
C'est pour la Vierge et son enfant.

" Il y a à peine une douzaine d'années, dit l'auteur en terminant, " toutes les jeunes filles du village ou à peu près, accompagnaient " la mariée, mais maintenant ce ne sont pour ainsi dire que des " enfants, toutes élèves des écoles catholiques... " etc.

La chanson est toute différente dans une autre relation<sup>2</sup>, faite antérieurement (1874) d'après la même coutume observée à Rouvrois. Cette fois, c'est une vraie cantilène, que nous voyons imprimée malheureusement sans la musique. Nous la retrouverons plus loin.

En voici le texte, dans lequel nous supprimons la répétition périodique du refrain :

(<sup>1</sup>) Jules GULLAM, cité dans TANDEL, *op. cit.* III. 1282-3.

(<sup>2</sup>) Clément MAUS, cité *ibid.*, 1290-3.

Jésus s'en va parmi les champs.  
Sa mère le suit tout en pleurant.  
REF : St<sup>e</sup> Marie, mère de Dieu, Jésus.  
— Où allez-vous, mon bel enfant ?  
— Je m'en vas à Jérusalem.  
— N'y allez pas, mon cher enfant,  
Les juifs y sont, vous trahiront.  
Les juifs y sont, vous trahiront.  
Au visage, ils vous cracheront ;  
Couronne d'épines ils vous mettront ;  
Les pieds, les mains, ils vous cloueront,  
Le côté droit vous perceront.

La description de la scène varie également quant à certains détails essentiels. La mariée est en blanc, avec ceinture et rubans empruntés pour la circonstance au trousseau de la Vierge ; elle porte à la taille une aumônière brodée et tient en main un bouquet orné de rubans. Elle se place au milieu du cercle formé par ses compagnes et, au nom de Jésus, elle fait chaque fois une révérence. Dès les premiers mots de la chanson, elle se met en marche, la main sur le cœur et les yeux baissés ; elle fait ainsi quelques pas et, à la fin du couplet, elle revient, puis repart de nouveau et ainsi de suite.

#### EN ARDENNES.

Dans d'autres parties du Luxembourg, notamment aux environs de Bastogne et de Neufchâteau, l'usage revêt son caractère religieux tout à fait pur.

M. le curé de Fronville (Marche), qui a vécu longtemps dans ces contrées, a bien voulu nous communiquer les détails suivants sur cet usage immémorial :

" Dans nos villages, aux approches du mois de mai, on voit chaque année un groupe de jeunes filles de sept à douze ans, se constituer en société de collectrices pour la Vierge, ordinairement sous la direction des jeunes filles qui s'occupent d'orne l'autel de Marie pendant le mois de mai.

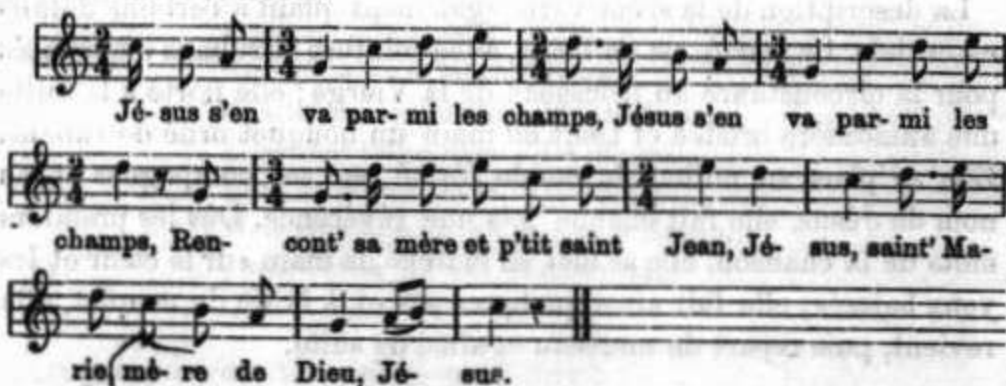
" L'une des enfants — la plus sage et la plus élégante — est choisie pour jouer le personnage glorieux et gracieux de Marie.

" On l'habille en petite Vierge : costume blanc ou bleu, ceinture tranchant sur sa robe ; une petite croix dorée sur la poitrine et, sur le front, une couronne de néo-communiante. "

(<sup>1</sup>) Dans nos villages wallons, il est assez fréquent de trouver des enfants dits « voués à la

« Une autre enfant porte une petite bourse, et deux fillettes soutiennent le panier où l'on recueillera les œufs, qui sont offerts pour la Vierge et que les jeunes filles vendent à son profit chemin faisant, à la première boutique rencontrée sur la route.

« Le groupe étant constitué de cette façon l'on s'en va quêter dans le village; la petite Vierge marche en tête, et témoigne par son attitude recueillie et modeste autant que par son costume, de la grandeur du rôle que ses qualités lui ont fait décerner. Elle incline le front chaque fois que ses compagnes, répétant en chœur le refrain et le premier vers des couplets, font retentir à ses oreilles le doux nom de Jésus.



1.

Jésus s'en va parmi les champs (bis)  
Rencontre sa mère et p'tit Saint Jean  
Jésus,  
Sainte Marie, mère de Dieu,  
Jésus.

2.

« Où allez-vous, mon cher enfant? (bis)  
— A Jérusalem, bonne maman. »  
Jésus, etc.

3.

— N'y allez pas, mon cher enfant, (bis)  
Car les juifs y sont trop méchants. »  
Jésus, etc.

4.

— N'y allez pas, reprit Saint Jean, (bis)  
Car les juifs vous y clouiront. »  
Jésus, etc.

5.

[dons, (bis)  
C'est pas pour nous que nous d'man-  
C'est pour la Vierge et son enfant.  
Jésus, etc.

6.

En vous remerciant, monsieur,  
En vous remerciant, madame,  
De la bonté que vous avez.  
Jésus,  
Sainte Marie, mère de Dieu,  
Jésus.

Vierge »; pendant une cérémonie spéciale, les parents ont pris l'engagement, peu après la naissance, de les costumer tout de blanc et bleu jusqu'à l'âge de sept ans, âge de raison. Remarquons en outre que, pour la cérémonie de la première communion, les fillettes sont presque toujours habillées de blanc. Les détails de costume que signale notre correspondant sont donc faciles à réunir et ne témoignent point de recherches spéciales.

« Les petites collectrices partent chaque dimanche, vers midi ou plus tôt. Elles se rendent dans tous les hameaux et pénètrent dans toutes les maisons, si humbles soient-elles; elles vont à la porte des églises à l'issue des offices; elles entrent au cabaret pour solliciter l'aumône des joueurs de cartes; elles vont aux jeux de quilles, si fréquents en Ardennes; elles arrêtent les passants... Et toujours, par les routes et dans les humbles demeures où elles pénètrent, elles redisent la douce chanson traditionnelle. Chacun leur donne, car, selon la croyance populaire, celui-là serait voué au malheur, qui refuserait son obole.

« Quand la faim se fait sentir, on s'assied en rond, au bord du chemin, et l'on grignotte le croûton beurré emporté du foyer paternel. Quelquefois aussi, une bonne femme arrête les jeunes filles à son logis, et se fait un honneur de leur servir un petit goûter: une gaufre, une vôte (omelette), une tartine.... selon sa fortune. Et c'est là fête pour les enfants!

« La journée finie, elles reviennent harassées, mais contentes et heureuses de leur jolie tournée « pour la Vierge et son enfant Jésus ».

« Le dimanche suivant, les couplets traditionnels répétés en chœur par les fraîches voix de ces enfants, retentiront encore, disant à tous l'intention pieuse qui perpétue cet usage généreux et touchant. »

#### LES TRÔNES DE MAL.

De temps immémorial, en Ardennes, le premier mai, un trône est élevé pour la Vierge au milieu de l'humble église du village, et l'on y laisse la statue jusqu'à la fin du mois. Depuis l'institution du « mois de Marie » la coutume s'est généralisée et les villages hesbignons ne sont pas ceux où cet usage est le moins respecté.

Rien n'est plus ravissant que nos sanctuaires à cette époque.

Avec leurs petites économies de chaque semaine, les enfants qui fréquentent les cours de catéchisme, les jeunes filles et les humbles ménagères contribuent à embellir l'intérieur de l'église, et il ne se passe pas un jour, durant tout le mois, que la Vierge ne reçoive en offrande un bouquet de fleurs ou un cierge. De toutes parts, les vases fleuris plantureux ou modestes, sont venus s'étaler tout autour le long des gradins et au pied même du trône improvisé; la statuette a été revêtue de ses habits les plus jolis, et les confréries de la Vierge, aux environs de Liège, contribuent au charme du tableau par l'expo-

sition des riches ornements et des drapeaux qui figurent chaque année au défilé des processions.

Dans les rues, on voit souvent aussi, les figures de la Vierge ornées de couronnes de fleurs, tandis que des guirlandes de papier courent le long des murs de ces oratoires, repeints à neuf grâce au dépouillement traditionnel des troncs, pratiqué le dernier jour d'avril. Avec le produit des offrandes de l'année, on procure des chandelles qui, le soir, éclairent cet étalage de couleurs tendres et de fleurs vives. A Ath, dit REINSBERG, I, 283, les enfants érigeaient même de petits autels dans leur chambre à coucher.

Jusqu'à la fin du mois, les parures printanières conservent aux chapelles un gracieux aspect de fête.

Mais, dès le premiers jours de juin, tout est disparu comme par enchantement. Les jeunes filles ont repris les vases à fleurs prêtés à la Vierge et qui sont revenus apporter le printemps dans les humbles chambrettes; les drapeaux, les gonfalons, les bijoux et les rubans sont retournés au trésor de la confrérie; la Madone elle-même est descendue de son trône glorieux pour remonter à l'humble autel qui lui est réservé dans l'église, et celle-ci reprend son aspect de calme un peu sévère, jusqu'à l'heure où le joli printemps nous reviendra.

O. COLSON.

#### IV.

#### LE PREMIER MAI A LIÈGE.

Autrefois, la date où nous sommes était fêtée en notre ville par des réjouissances générales, attendues avec la plus grande impatience. Il s'agissait, pour toute la bourgeoisie et le peuple liégeois, de reprendre la tradition des délicieuses promenades matinales sur les hauteurs de S<sup>te</sup>-Walburge et dans le beau vallon de Fond-Pirette.

La chapelle de S<sup>te</sup>-Balbine — *Bablène*, en wallon — dont la visite était dans l'itinéraire du premier mai, jouissait déjà, vers le XIV<sup>e</sup> siècle, d'une grande célébrité<sup>(1)</sup>. Elle était située entre la fausse-porte de Pierreuse et celle de S<sup>te</sup>-Walburge, et entourée de tilleuls et d'ormeaux qui prêtaient leur ombrage aux nombreux visiteurs. Cette fréquentation des pèlerins donna naissance à un joli quartier, qui fut abattu en 1816.

(<sup>1</sup>) REINSBERG, *op. cit.*, I, 288, note.

Avant la révolution de 1789, tourmente dans laquelle s'effondra le gouvernement des princes-évêques de Liège, les fêtes de mai s'inauguraient à deux pas de la chapelle de S<sup>te</sup>-Balbine, dans l'enceinte même de la citadelle, sur la hauteur qui domine Liège de ce côté.

C'était en quelque sorte une réception officielle faite au peuple liégeois par les soldats de la garnison, réception fraternelle et joyeuse, dont il reste à présent bien peu de souvenirs.

L'un de nos premiers folkloristes wallons, le docteur Bovy, a laissé de cette fête un agréable récit. Il était né à la citadelle même, le 20 octobre 1779, et il y vécut longtemps avec son père, qui avait obtenu du prince Jean-Théodore (élu l'an 1744) l'emploi de chirurgien sédentaire à la citadelle. Nul mieux que notre aimable conteur n'eut donc été en situation de décrire avec exactitude la jolie fête du premier mai. et son récit mérite de ne pas être perdu.

#### A LA CITADELLE.

« Dès l'aurore, la fête du jour était annoncée par le roulement du tambour et par les fanfares joyeuses des clairons.

» A quatre heures et demie, la garnison était sous les armes; les officiers et les soldats apparaissaient avec la tenue d'été, qui consistait en guêtres de toile blanche, culotte et gilets de coutil blanc, l'habit de toutes saisons en drap bleu avec la bavaroise et parements rouges, chapeau à cornes, bordé de galons blancs. Les grands exercices commençaient au son de la musique militaire, composée d'excellents musiciens, comme Liège en a toujours formé.

« Le pont-levis de la porte d'entrée étant baissé, une partie de la population de Liège et des environs envahissait la citadelle, pour se répandre dans les promenades et sur les remparts. Ce qui l'attirait particulièrement, c'était la jouissance du beau et magnifique jardin dit *du commandant*<sup>(1)</sup>, ouvert au public pendant six semaines.

(<sup>1</sup>) Le jardin *du commandant* passait dans ce temps là pour être un des plus beaux de l'Europe. Commencé sous Jean-Théodore, c'était à Velbruck [élu en 1772] qu'il devait sa richesse et ses principaux embellissements. Ce prince, ami des arts et des sciences, n'avait rien négligé pour se procurer les graines les plus rares des quatre parties du monde. Il avait envoyé un nommé Mathieu Humblot en Hollande pour y acquérir la connaissance de l'éducation des plantes exotiques. Lui-même cultivait le caféier dans ses serres de Seraing. Son plaisir était d'en faire servir le produit lors de ses grands repas de cour. Ce qu'on admirait le plus dans ce jardin, c'était un parterre orné des plus belles fleurs. L'ensemble de ses contours dessinait avec la plus scrupuleuse exactitude les armes de Velbruck. Le jet d'eau était aussi remarquable par la hauteur de sa gerbe. [Note de Bovy.]

« La foule se portait ensuite au quartier de S<sup>te</sup>-Balbine. C'était une chose curieuse à examiner que cette grande réunion de personnes dissemblables de costumes et de physionomies. Les blouses bleues des paysans et les étoffes printanières des citadins formaient la plus singulière bigarrure de couleurs. Des flots de pèlerins se dirigeaient vers la chapelle; d'autres, renonçant à y trouver place, se mettaient à genoux en dehors; mais le plus grand nombre prenaient leurs ébats dans les cabarets. On voyait des groupes assis à l'ombre des ormes et mangeant les provisions apportées. Plusieurs tentes dressées à la file l'une de l'autre présentaient l'image d'un camp. Ces tentes étaient des cantines où l'on faisait frire des saucisses et des œufs. On y vendait aussi de la bière et le pot qui contenait cette boisson bienfaisante circulait de main en main, faisant éclater sur son passage le rire et les bons mots dont l'idiome liégeois est si bien pourvu.

« Depuis l'arceau de Pierreuse jusqu'à la porte S<sup>te</sup>-Walburge, on passait au milieu de rues étroites et non interrompues, formées par des tables chargées d'objets de fantaisie et par celles des marchandes de petits pains, criant à tue-tête : *Haïe ! mes bais pissans tortais !* [« allons, mes beaux appétissants tourteaux ! »] Avec ces cris se confondaient ceux de : *Haïe ! Babilône !* »

« A côté sur la prairie, se trouvaient tous les genres d'amusements : les marionnettes, les optiques, les jeux des bagues, les chanteurs ambulants, les charlatans, etc., etc. Tout cet ensemble présentait une mer mouvante de têtes d'hommes et de femmes, d'où s'élevait une rumeur que l'on entendait de loin comme le bruit des vagues. Aux Tawes, ainsi qu'en *Fond-Pirette*, étaient établies des danses en plein air, où jeunes et vieux sautaient au son de la clarinette et du violon, jusqu'à la nuit close... »<sup>1</sup>

#### EN FOND-PIRETTE.

Le Jardin du Commandant fut détruit pendant la révolution liégeoise. Cependant l'usage d'aller festoyer dans les environs ne

(<sup>1</sup>) On donnait le nom de *Babilône* à une sorte de jeu de hasard où l'on faisait rouler un dé dans une espèce de petite tour en bois, taillée intérieurement en spirale. On calculait le nombre de points marqués par le dé quand il était par terre. — Encore aujourd'hui, *Babilône* est, chez les illettrés, le nom de la « Babel » de la Bible.

(<sup>2</sup>) Bovv, *op. cit.*, tome I, p. 71-3.

devait pas se perdre de sitôt; la disparition de l'antique chapelle de S<sup>te</sup>-Balbine n'eût même pas pour effet de changer l'étiquette de ces promenades traditionnelles. On continua donc à dire qu'on allait à *Sainte-Bablène*, alors qu'on se rendait tout bonnement dans le vallon voisin dit *Fond-Pirette*.

Situé à dix minutes du centre de la ville, ce pittoresque vallon, encaissé entre la crête de S<sup>te</sup>-Walburge et deux singuliers contreforts de cette colline, devait présenter, au printemps surtout, un paysage à la fois grandiose et ravissant.

Un long sentier (aujourd'hui une rue), prenait naissance dans la cité en même temps que ces contreforts, et, à égale distance des deux, se faufilait entre des haies jusqu'au milieu du cirque.

C'est là, dans ce merveilleux décor de forêts et de prairies que se continua pendant de longues années la tradition relatée par Bovv.

Tous les dimanches de mai, et même les jours ouvrables, dès cinq ou six heures du matin, le vallon s'emplissait d'une foule joyeuse qui venait se promener, danser, et se régaler en plein air.

Pour aller à *maïe*, comme on disait aussi, chacun se pomponnait : les jeunes gens, riches comme pauvres, endossaient le sarrau bleu finement plissé, mettaient un frais pantalon de coutil ou de nankin, et se coiffaient d'un chapeau de paille : c'était là véritablement une tenue de commande et bien rarement on voyait quelque jeune « faiseur d'embarras » déroger à la règle. Les jeunes filles avaient de jolies petites robes claires, en coton ou en jaconas; elles ne connaissaient point le chapeau, non plus que leurs mères, qui se trouvaient fort bien, coiffées d'une simple « cornette ».

On allait chez... ou plutôt *amon Latour*, *amon Noïé*, ou *amon Guinotte*. Le premier de ces établissements, de beaucoup le plus ancien, était situé juste au pied du coteau du fond, à peu près au milieu entre les rues de Campine et Montagne S<sup>te</sup>-Walburge. L'établissement dit « chez *Noïé* » était à droite, c'est-à-dire du côté des remparts; de ce côté au haut de la crête courait une haie vive avec une barrière donnant sur la prairie dont la pente, fort roide, faisait le bonheur des gamins qui la gravissaient et la dégringolaient en masse.

(<sup>1</sup>) Jos. KIMBLE. *A S<sup>te</sup>-Bablène*, dans *Bull. de la Soc. liéq. de littér. wall.*, 2<sup>e</sup> série, t. XI (1889), p. 335-43. Nous empruntons à cette intéressante causerie un bon nombre des détails qui vont suivre. Les souvenirs personnels de quelques vieux liégeois nous ont permis de compléter ces renseignements et d'en ajouter d'autres.

Chez Latour, il y avait derrière la maison, à gauche et à droite, deux rangs de gloriettes; au centre, une grande guinguette, et, au fond, un verger plantureux qui s'étendait en montant jusqu'à S<sup>te</sup>-Walburge.

Si tôt que l'on arrivât chez Latour, on était sûr de trouver les musiciens à l'œuvre, sur des tréteaux dressés dans un coin de la guinguette. Ils étaient quatre : deux violons, une basse et une clarinette. C'était l'un des violons qui dirigeait la petite bande, et, parmi ces modestes joueurs de danse, il y en eut un — *Auguste Lipoir* — qui fut, dit-on, un véritable artiste : on vint l'engager pour aller à Paris diriger un « orchestre »!

Dès leur entrée, les jeunes gens allaient à la danse; les parents s'attablaient dans une gloriette et demandaient la soupe au lait; c'était traditionnel. On apportait le *crameu*, « terrine » remplie de lait bouilli dans lequel nageaient des biscottes ou des petits gâteaux, au choix; chacun saisissait une grande cuiller et sans autre forme l'on mangeait à même *li trûlêie*<sup>1</sup>. Il est juste de dire que certains gourmets — *les fennès guetûe* — préféraient à cette simple dinette, la *dorée* « tarte au riz » et le petit vin du terroir.

Petit à petit la foule s'accroissait, joyeuse et bruyante, les gloriettes se comblaient et quelquefois on était deux ou trois « ménages » sur le même banc rustique, devant la même table primitive, sous le même couvert de verdure — et, ma foi, si l'on se connaissait bien, toutes les cuillers se rencontraient dans le même *crameu* !...

Pendant ce temps, la guinguette et les prairies retentissaient des bruits d'une autre foule, moins goulue, mais bien joyeuse aussi, et plus bruyante à coup sûr. Les enfants s'étaient depuis longtemps répandus dans la prairie pour y faire des cumulets les plus fantaisistes, et bientôt jeunes gens et jeunes filles allaient les rejoindre *po fer des fahenne* « faire des fagots » sur les pentes — sans qu'on y vit de mal : c'était l'âge d'or!

Quelquefois survenait un orage. C'était tout une affaire! Dans le plus joyeux émoi, tout le monde se précipitait à l'intérieur de la ferme qui, en un instant, se comblait jusqu'aux greniers. On s'écrasait, et c'étaient des rires et des rires! Alors retentissait le joyeux

(<sup>1</sup>) Du verbe *trâler* « émettre ». C'est ainsi que l'on appelle la soupe au lait, encore actuellement; on y *trâle* du pain, ou des biscottes, ou du pain d'épices noir.

refrain que son auteur, l'un de nos vieux poètes wallons, et l'un des meilleurs, Jean-Joseph Dehin, eut la joie de voir devenir populaire :

*Tot buvant l'chaud lèçai*  
*Qui vint foû dè pé dè l'vache,*  
*Tot buvant l'chaud lèçai*  
*On s'y fait on vèrt cotrai.*

En buvant le lait chaud  
 Qui sort du pis de la vache,  
 En buvant le lait chaud  
 On verdit [sur l'herbe] son cotillon.

La pluie finie, la musique reprenait de plus belle, et les couples de danser. Le *lavasse* était oublié. L'orage avait tout simplement donné de nouvelles péripéties à cette partie de plaisir.

C'est ainsi que le dimanche, tout le long de mai, l'on dansait à S<sup>te</sup> Bablenne jusque vers dix heures. Après, on se retirait tranquillement par la ruelle de Fond-Pirette, encombrée d'ambulants qui vendaient croustillons, œufs durs et bonbons de toutes sortes. De petits tourniquets qu'on mouvait à la main et des jeux de loterie permettaient à chacun — *po 'n' cense* — de gagner l'une ou l'autre babiole à manger. Jeunes gens et jeunes filles se faisaient volontiers le cadeau d'une « mise » et le plaisir se doublait de la surprise que réservait le hasard au gagnant.

L'usage de ces fêtes printanières disparut presque subitement, vers 1850. En deux ans, deux saisons, Fond-Pirette perdit sa vogue au profit d'un certain établissement de la montagne de Robermont, à l'autre côté de la Meuse, et les bals du matin disparurent.

Aujourd'hui, l'usage de danser en plein air s'est reporté complètement à l'après-midi, et la jeunesse, pendant tout l'été, se dissémine dans de nombreuses guinguettes où l'on assiste à de véritables « concerts » suivis de « bals à grand orchestre » qui commencent le soir, quelquefois même à huit heures.

Nous n'oserions dire que ces fêtes compliquées donnent toujours autant de plaisir que les simples promenades de Fond-Pirette.

O. COLSON.



## DICTONS RIMÉS

SUR LE MOIS DE MAI.

1.

*Hie, haie !  
Qui n'è-st-i maie !*

Ah ! ah !  
Que n'est-il mai !

Cette formulette intervient fréquemment comme riposte facétieuse à cette exclamation : *Hie, haie !* qui indique le soulagement qu'on ressent après une fatigue ou un déboire.

Dans d'autres cas, on ajoute à ce distique les vers suivants :

*Maie arrivé  
N's èstans l'osté.*

Mai arrivé  
Nous sommes [en] l'été.

Le quatrain témoigne du désir que l'on a de voir revenir le mois de mai.

On dit aussi : *maie passé*, au lieu de : *maie arrivé*. Cette dernière leçon doit être plus ancienne. Pendant le moyen-âge, le premier mai était considéré comme le commencement de l'été, et cette idée a dû longtemps subsister dans les masses.

Liège.

2.

*A maie,  
On marie les canaie.*

En mai,  
On marie les canailles.

Le mot « canaille » est fort souvent employé en wallon dans un sens câlin et même comme terme de caresse. Il est possible cependant qu'il implique ici une idée de dénigrement. Ce dicton assez obscur semble cacher en effet une intention satirique. On ne se marie pas en carême; après le Carnaval et la Lactare, jours de fêtes et de libertés grandes, beaucoup de filles ont grand besoin d'être mariées; elles aspirent donc à voir revenir Pâques et le mois de mai. — Le dicton, cité pour Malmedy dans le *Dict. des Spots*, n° 1671, est également répandu dans l'Est et le Sud de notre province et aussi en Ardennes et dans le Condroz.

3.

*Quand l'frêne bonte,  
L'hivier è-st-oute.*

Quand le frêne pousse,  
L'hiver est outre (fini).

Le frêne ne commence ordinairement à bourgeonner qu'au mois de mai.

Liège. *Dict. des Spots*, n° 1474.

4.

*Di maie l'acègneur  
Avèie tote les fleur.*

De mai le gesto  
Envoie toutes les fleurs.

On doit, semble-t-il, rapprocher de ce dicton recueilli personnellement à Vottem, le *spot* n° 1669, qui est ainsi conçu :

*Maie enè va mèle sins fleur.*

Mai ne s'en va jamais sans fleur.

D'après le *Dict.* il faudrait, paraît-il, comprendre comme suit :

« En mai, l'on doit s'attendre à voir un peu de neige. »

Cette comparaison entre les fleurs et la neige se retrouve dans la traduction, peut-être aussi contestable, d'un autre dicton (n° 186), traduction reproduite ci-dessus p. 70, n° 8.

5.

*Quand i tonne so l'vè bwès,  
Vigneron, louque à twè !*

Quand il tonne sur le vieux bois,  
Vigneron, regarde (gare) à toi !

Sens : Quand il tonne avant l'apparition des jeunes pousses, le vigneron doit craindre pour la vigne.

Ce dicton doit être une simple traduction du français.

Liège. Rec. pers.

6.

*Froid maïai  
Pleitès heûre et vûde tonnai*

Froid mai  
Pleines granges et tonneaux vides.

Observations faites par les campagnards : quand le mois de mai a été froid, les céréales rapportent, mais le vin manque.

Liège Cité dans *Dict.* n° 1670.

7.

*N'a moyé dins l'mois d'maye  
De darmu padri l'haye.*

Il y a moyen [faculté] en mai  
De dormir derrière la haie.

Liberchies. *Ibid.* n° 1674, suppl.

8.

*Li twè d'maie  
I pieut sus les gaie.*

Le trois de mai  
Il pleut sur les noix.

Les pluies de ce jour-là sont particulièrement dangereuses pour les noix.

Nivelles. Comm. par M. G. WILLAME.

9.

*Chal les Creux, hâri hotte !  
C'è l'bon tîmps tot è rotte.*

Voici les Croix (Rogations) hue, hue !  
C'est le bon temps tout du long.

Ce dicton rec. pers. à Liège se retrouve à Nivelles :

*In coup les croè oute  
C'è l'boun tîmps tout à route.*

Une fois les croix passées  
C'est le bon temps tout du long.

Nivelles. *Ann. des b. Actots*, 1891.

10.

*A l'Pintcoute  
Il a des fraige à coute.*

A la Pentecôte  
Il y a des fraises à cueillir.

Les premières fraises apparaissent dans les bois vers cette époque.

Nivelles. *Ibid.*

11.

*Saint Pancrace,  
Servais et Boniface  
Apwèrièt sovint de l'glace.*

Saint Pancrace,  
Servais et Boniface.  
Apportent souvent de la glace.



Ce dicton est donné dans l'*Armonac wallon* de Malmédy. Or, à Liège et à Nivelles, c'est, comme en France, St-Mamert qui est cité d'abord et St-Boniface n'intervient pas. Le dicton suivant qui est également cité dans l'alm. de Malmédy confirme dans l'idée que St-Servais clôt réellement la série des « saints de glace »; cf. aussi le n° 18 ci-après.

12. *Après l'Saint Servais,* *Après la Saint-Servais,*  
*Les fèves ni polet mâ.* *Les fèves ne peuvent mal.*

Après cette date, les gelées n'étant plus à craindre, les fèves ne peuvent mal » c'est-à-dire ne courent aucun risque.

Liège. Cité *Dict.* n° 2722.

13. *A l'Saint-Servais,* *A la Saint-Servais,*  
*Sème tot avâ.* *Sème partout.*

Vers cette date, il convient de commencer à faire dans les jardins toutes les semailles de printemps.

Voltem. Rec. pers.

14. *Mwètête di mâte,* *Mi-mai,*  
*Cowc di nivaie.* *Queue de neige.*

Vers le quinze mai, l'on doit s'attendre à voir encore un peu d'hiver.

Liège. *Dict.* n° 1669.

15. *Li fêsse di l'Ascension* *La fête de l'Ascension*  
*Vint tofer è minme pont.* *Vient toujours au même point.*

Cette fête tombe toujours un jeudi et quarante jours après Pâques.

Cf. la comparaison populaire : *C'è come l'Ascension, todî so l'minme pont* qui sert à indiquer l'absence de tout progrès.

Liège. Cité *ibid.* n° 134.

16. *A l'Ascension,* *A l'Ascension,*  
*On magne panâhe et crâs mouton.* *On mange panais et moutons gras.*

La fête de l'Ascension, tombant au retour du beau temps, donne l'occasion de faire un régal et de manger des primeurs.

La viande de mouton est fort prisée du peuple. Pour montrer qu'une chose désirée n'est pas à votre portée, on vous dira : *C'è di l'tchâr di mouton*, — *C' n'è nin po vosse grognon*. — « C'est de la viande de mouton, — Ce n'est pas pour votre groin. »

Liège. Cité *ibid.* n° 133.

17. *Quand mâte è frêche et jun sèche,*  
*Li laboureur due kâri brâmint des sèche.*

SENS. — Lorsque le mois de mai est humide et juin sec, le laboureur doit se munir de sacs parce que la récolte sera riche en grains.

Mont-le-Ban. *Ibid.* n° 2063.

O. C.

## BÉOTIANA.

### I.

#### Les copères de Dinant.

A l'exemple de MÉLUSINE, nous réunirons sous ce titre de « Béotiana » les histoires de niaiserie collective ou individuelle qui circulent un peu partout et que le peuple raconte en leur donnant pour héros les habitants de tel ou tel lieu.

L'esprit de satire et de facétie s'est donné libre carrière pour illustrer ces petits contes, et très souvent, on endosse systématiquement les mêmes histoires aux habitants de localités différentes selon les provinces.

A Liège, les « béotiana », s'appellent *copèr'rèie* « copèrerie » — et en effet, dans la majeure partie du pays wallon, les Béotiens par excellence, à qui l'on prête le plus grand nombre des aventures ridiculisantes, ce sont les *copères*, c'est-à-dire, les habitants de Dinant-sur-Meuse.

Ce nom de *copère* a souvent intrigué les chercheurs, et trois explications sont en présence.

Selon les uns, le mot *copère* serait tout simplement une prononciation dialectale du français « compère »; on invoque à l'appui de cette idée, qu'il s'agit le plus souvent de plusieurs compagnons. On pourrait ajouter l'observation suivante : Il est très rare que dans les contes on fasse accepter par les Béotiens eux-mêmes le nom dont le peuple les blasonne et qui a ordinairement une intention fortement satirique; or, les héros dinantais (voir par exemple les contes suivants et d'autres à venir) s'appellent entre eux *copère*, comme ils diraient : l'ami, frère, compère, compagnon, etc. Remarquons encore que fréquemment, on ne dit pas *copère* tout court, mais bien *copère de Dinant*.

Certains disent que *copère* viendrait du mot germanique *koper* « cuivre ». On sait qu'au moyen âge, déjà au XII<sup>e</sup> siècle, les batteurs de cuivre de Dinant, qui participaient aux bénéfices de la Hanse (institution allemande) produisaient des « dinanderies », très estimées et dont la valeur artistique est aujourd'hui reconnue.

Enfin, il y a une explication pseudo-historique. Lors du sac de

Dinant par Philippe-le-Bon (1466) on lia, dit-on, deux à deux, huit cents des malheureux habitants de la ville prise, pour les précipiter dans la Meuse. On prétend que les soudards du terrible duc de Bourgogne répétaient chaque fois en ricanant : *Éco 'n' paire* « encore une paire » — d'où viendrait le nom donné par facétie aux infortunés survivants !

Inutile de dire que cette dernière histoire, qui semblerait elle-même une « copèrerie », de lettré si elle n'était réellement une tentative étymologique, n'est pas l'explication qui nous sourit le plus. Elle rentre tout simplement dans l'ordre de ces traductions par fausse analogie dont les savants-ignorants sont si coutumiers et dont le peuple est si avide.

Terminons en disant que l'attribution aux Dinantais de ces histoires si répandues, semble avoir en grande partie pour cause l'ancienne et célèbre rivalité qui exista, au double point de vue commercial et politique, entre cette ville et la localité de Bouvignes, très voisine et également très ancienne. Les contes font souvent, il est vrai, intervenir plutôt l'un ou l'autre Namurois, farceur et malicieux, comme artisan de la bonne farce. Mais c'est là une forme actuelle [et ici liégeoise], et les versions anciennes nous manquent. Cette intervention s'expliquerait d'ailleurs par ce fait que la ville de Namur, sise à peu de distance des deux localités rivales, était la capitale d'un comté, et qu'elle conserva cette importance morale et effective longtemps après la déchéance de Bouvignes. O. C.

## II.

## LE TOIT VERT &amp; LA VACHE.

*Il èsteu 'n' fêie on copère qu'aveu l'teut di s' mohon tot v'rt.*

*C'èsteu-t-on teut di strin, et l'hièbe et les moss'rai crèhît là comme divin on pré.*

*Vèyant çoulà, noste homme si dit qui s' vatche freut ine fameuse heurêie à bon marchî, si èl polève sètchi à l' copète.*

*I li passa don 'n' cwètte à s'cô et i k'minça à sètchi d' tote ses f'wèes.*

*Aie, min, l' vatche sitronlève, èdon,*

Il était une fois un copère qui avait le toit de sa maison tout vert.

C'était un toit de paille, et l'herbe et les mousses croissaient là comme dans un pré.

Voyant cela, notre homme se dit que sa vache ferait un fameux repas à bon marché, s'il pouvait la tirer jusqu'au haut.

Il lui passa donc une corde au cou, et commença à tirer fortement.

Où, mais, la vache étranglait,

*comme vos pinsez bin : elle sitindève si bâzai, et elle aboutève ine grande linwe, comme on pindou.*

— *Corèdje, copère ! brèyit les aute qu'èstit v'nou po l'aidî. Corèdje ! louque on pô qu'elle linwe qu'elle fait ! Elle vòreû d'dja y èsse !...*

*Là d'sus, arriva-st-onque di Nameûr qu'els ahontiha comme des bièsse, après s'avu moqué d'zel.*

*Li vatche èsteu crèvêie !*

— *Hie, qué damatche, di-st-i onque, elle y èsteu quasi.*

— *Pa, di-st-i l'aute, nos avans bin trope tchipotté ossi. Elle lanwihève après !..*

Lincé-Sprimont (Liège).

## III.

## LE FROMAGE DANS LA MEUSE.

*Eune hiètte di copère di Dinant passit so leu pont par on bai clèr di leune.*

*Li baité r'glatihève à l'aiwe.*

— *Loque don, copère, dit onque, li bai frumatche ! Si nos l'polit aller quèri ?*

*I s' mettît à tûser.*

— *Ah ! ine idèie !*

*Li prumî hape li deusinme po les piâ, cichal hape ine aute dè minme, et l' djèrain hape li baie.*

*Li ci qu'èsteu d'sèur aveut sûr foite à fer po les sotni turtos.*

*A tos moumint, i pinsève lacher l' baie.*

— *Attendez on moumint, di-st-i tot d'on côp. Dj' n'y tin pus. Dji m'va rêchè d' vins mes deux main.*

*L'innocint fa comme il aveû dit, et v'la l'tchaplè d' copère à Moûse !*

Lincé-Sprimont (Liège).

n'est-ce pas, comme vous pensez bien : elle tendait le cou et elle avançait une grande langue, comme un pendu.

— *Courage, copère !* criaient les autres qui étaient venus l'aider. *Courage !* vois un peu quelle langue elle fait ! Elle voudrait déjà y être !...

Là-dessus, passa un Namurois qui les maltraita comme des brutes, après s'être moqué d'eux.

La vache était morte !

— *Ah ! quel dommage,* dit l'un, elle y était quasi.

— *Mais,* dit l'autre, nous avons trop perdu de temps aussi. Elle languissait d'envie !...

Une bande de copères de Dinant passaient sur leur pont par un beau clair de lune.

La beauté scintillait dans l'eau.

— *Vois donc, copère,* dit l'un, le beau fromage ! Si nous pouvions l'aller chercher !

Ils se mirent à songer.

— *Ah ! une idée !*

Le premier saisit le deuxième par les pieds, celui-ci saisit un autre de même et le dernier saisit le garde-fou.

Celui qui était en haut avait certes fort à faire pour les soutenir tous.

A chaque instant, il pensait lâcher le garde-fou.

— *Attendez un moment,* dit-il tout-à-coup. Je n'y tiens plus. Je vais cracher dans mes deux mains.

Le fou fit comme il avait dit, et voilà le chapelet de copères dans la Meuse !